1. Sciences – LE FIGARO 12 MARS 2015

L'« affinity therapy », une approche des autistes fondée sur leurs passions

Des parents ont pensé à utiliser l'intérêt de leur enfant pour les dessins animés de Disney pour le soigner.

Mascret, Damien Cette thérapie s'appuie sur l'utilisation des dialogues et des personnages des dessins animés, notamment en rejouant des scènes avec l'enfant. ImageForum/BSIP

AUTISME L'« affinity therapy », ou thérapie par affinité, va-t-elle révolutionner la prise en charge de l'autisme ? L'idée est sans doute prématurée, mais l'espoir, lui, est bien réel. Comme chaque fois qu'une nouvelle approche apparaît. Le premier colloque international sur l'« affinity therapy » qui s'est tenu en France, à l'université de Rennes, les 5 et 6 mars, a tenté d'en tracer les contours, mêlant témoignage de parents et de professionnels. Psychanalystes et comportementalistes de bonne volonté pourraient bien y retrouver leurs petits.

Car cette fois la méthode ne vient pas d'une quelconque chapelle mais de Ron et Cornelia Suskind, les parents d'un enfant alors âgé de 3 ans atteint d'autisme régressif, Owen, aujourd'hui âgé de 23 ans *(voir ci-contre). « Nous avons développé la thérapie par affinité après avoir réalisé qu'à 6 ans et demi, Owen avait appris par cœur des dizaines de dessins animés de Disney »*, explique Ron, brillant journaliste politique du *Wall Street Journal*, lauréat du prix Pulitzer. Lui et sa femme feront fi des réticences des thérapeutes qu'ils soient d'obédience analytiques ou comportementales, certains enclins à bannir un intérêt manifestement exagéré risquant, finalement, de constituer une source d'isolement accru, d'autres prompts à s'en servir comme un simple outil de récompense ou de punition.

« Le plus puissant catalyseur »

Ron et Cornelia décident au contraire de se servir de cet intérêt particulier de leur fils afin de renouer avec lui les fils d'un contact devenu impossible. Ils racontent cette aventure sous la plume de Ron dans un livre publié en avril 2014 aux États-Unis (*Life Animated*). *« C'est un récit fascinant,* reconnaît le psychanalyste Éric Laurent, *comme expérience de l'investissement de toute une famille pour inventer une langue et une méthode à partir d'un intérêt spécifique. »* Inventer une langue ou apprendre celle de l'enfant ? C'est la deuxième hypothèse que retient Ron Suskind : *« Cornelia connaît le langage d'Owen ». « Comme si Owen avait trouvé sa propre voix »*, note Myriam Perrin, professeur en psychopathologie à Rennes, à l'initiative du colloque.

L'idée de s'appuyer sur les passions d'un enfant autiste n'est évidemment pas nouvelle, mais en faire la colonne vertébrale de la prise en charge l'est indéniablement. Pour Jean-Claude Maleval, professeur de psychopathologie et de psychologie clinique, *« Ron Suskind fait le même constat que Kristine Barnett* (auteur de *L'Étincelle*) *: montrer à un enfant que l'on prend sa passion au sérieux et que l'on veut partager avec lui est le plus puissant catalyseur*

au monde ». Il pense toutefois que *« s'il est une originalité dans la "Disneythérapie", elle réside dans le savoir inhérent à la passion d'Owen pour les films de Disney car ils se prêtent à l'apprentissage du langage et des relations sociales »*.

Est-ce une façon de nier que toutes les affinités ne se valent pas et que certaines ne pourraient pas servir de support à ce type de thérapie ? Ce serait alors une sérieuse limitation au champ de cette approche car les intérêts spécifiques des autistes se portent aussi bien sur des dessins animés, que sur des livres, des cartes, des bandes dessinées. Myriam Perrin ne le pense pas. Selon elle, il faut au contraire *« soutenir les intérêts et les passions quelles qu'elles soient »*.

Car la thérapie d'Owen et ses échanges se sont fortement appuyés sur l'utilisation des dialogues (notamment en les rejouant avec lui), des situations et des personnages de ses dessins animés préférés. Notamment en rejouant des scènes avec lui ! Le psychologue de Silver Spring (Maryland), Dan Griffin, qui suit Owen depuis qu'il a 13 ans, raconte avoir perçu un changement de comportement spectaculaire : *« C'était comme le jour et la nuit comparé à mes autres interactions avec lui. »* Et surtout cette constatation saisissante : *« Quand il jouait un rôle, il semblait totalement vivant et présent. »*

« Pas de mode d'emploi »

Bien sûr les partisans d'une vision psychodynamique de l'autisme se réjouissent de l'intérêt que suscite « l'Affinity therapy » en réaffirmant, selon les mots de Myriam Perrin, *« la façon singulière des autistes d'être au monde »*. De là à y voir la remise en cause des approches comportementalistes, cela semble bien présomptueux. Ne serait-ce qu'en considérant leurs succès visant à réduire les comportements problématiques ou à améliorer l'autonomie. À l'inverse, les comportementalistes auraient tort de rejeter cette nouvelle approche au seul motif que les analystes s'y intéressent.

Finalement, la thérapie par affinité pourrait trouver un écho plus direct chez les parents. Comme le disent ceux d'Emmanuel, un autiste passionné de trains, dans l'excellent documentaire de Marina Julienne et Martin Blanchard qui sera diffusé le 31 mars sur Arte : *« Nous n'avons pas de mode d'emploi, on essaye, on voit ce qui marche, on a toujours fait ça. »* À charge pour les experts de définir rapidement le champ et l'intérêt de cette thérapie, pour éviter le désenchantement. Ce serait un comble pour une approche née dans les douces notes de *La Petite Sirène*.

« Les films ne changent pas, c'est pour ça que je les aime »

Nathalie Bougeard

À 23 ans, Owen Suskind a une passion - les dessins animés de Walt Disney -, une petite amie, des amis, un travail. « J'ai un ami passionné par les cartes géographiques, un autre qui est incollable sur l'humour juif », sourit-il. Aujourd'hui, il analyse ce que ces dessins animés lui apportent : « Les films ne changent pas, c'est pour ça que je les aime. En revanche, mes émotions changent. Alors, je m'en sers comme d'un miroir, je vois mon évolution. » Et de se souvenir combien certaines scènes de La Belle et la Bête l'effrayaient : « À 3 ans, je ne pouvais pas parler et ce film me faisait peur. Pourtant, je n'arrivais pas à totalement

détourner le regard. Aussi j'ai rapidement su ce qui se passerait à chaque scène. Cela me rendait joyeux et cela me sécurisait, même avec les scènes qui faisaient peur. Finalement, en associant les mots aux expressions des visages, j'ai réussi à leur donner du sens. »
À l'adolescence, il se sent très proche du Quasimodo de Notre-Dame de Paris. « Il était le sujet de moqueries, était rejeté de l'école. Comme lui, j'ai vu que je regardais le monde depuis mon clocher. » Depuis quelques mois, Owen Suskind commence à vendre ses peintures, travaille chez Toys'R'Us, intervient dans des écoles et vit dans un foyer en semi-autonomie. Il y a créé un club Disney.

« Ça ne te coûtera… que ta voix » dit Ursula à la Petite Sirène

Mascret, Damien

Il était une fois un petit garçon qui « disparut » à l'âge de 2 ans et demi. Du moins est-ce ainsi que les parents d'Owen se souviennent de lui avant que n'apparaissent les premiers signes de régression de l'autisme. Avant qu'il ne cesse de communiquer avec eux.

Quelques années plus tard, un mot étrange d'Owen fit soudain sens pour sa mère. Non ce n'était « Juicervose », qu'il répétait sans cesse, mais « Just your voice », un passage du dessin animé de Disney où la méchante Ursula propose à la Petite Sirène de la transformer en humaine pour qu'elle puisse rejoindre son amoureux. Et où le prix à payer pour être aimé est susurré par la méchante sirène : « It won't cost much. Just your voice » (ça ne te coûtera… que ta voix). Et là ou la mère d'Owen bouleversé découvre la vie psychique de son fils, un psychanalyste avoue qu'il eût été tentant d'en rester à l'interprétation de « juice **(jus),** comme une forme de régression orale, une sorte de mémorial au biberon perdu ». Raté. D.M.